Couverture médiatique
Le Moche

Presse écrite

24 Heures – 28.08.16
Vivre la Ville! – 01.04.15
L'Express – 30.03.15
L'Express – 24.03.15

Radio

RTS – Vertigo – 31.01.17
Yvelines Radio – Sorties à Paris – 09.01.17

Publications internet connues

Holybuzz – 31.01.17
http://www.holybuzz.com/2017/01/theatre-le-moche-de-marius-von-mayenburg-en-tournee-en-suisse/

Verso-hebdo – 19.01.17
https://www.visuelimage.com/?id_news=8708

Rue du Théâtre – 15.01.17
http://www.ruedutheatre.eu/article/3519/le-moche/?symfony=404d308ddcd-686cea70e05bacd0d8b4a

L'Humanité – 14.01.17
http://www.humanite.fr/theatre-oh-que-cette-societe-est-donc-moche-630348

Le Monde – 13.01.17
http://theatreauvent.blog.lemonde.fr/2017/01/13/le-moche-de-marius-von-mayenburg-au-theatre-de-latalante-10-place-charles-dullin-75018-paris-du-mercredi-4-au-dimanche-29-janvier-2017/

Le Coryphée – 13.01.17
http://www.le-coryphee.com/le-moche/

Théâtre du Blog – 11.01.17
http://theatredublog.unblog.fr/2017/01/11/le-moche-de-marius-von-mayenburg-mise-en-scene-nathalie-sandoz/

La grande parade – 10.01.17
http://www.lagrandeparade.fr/index.php/l-entree-des-artistes/theatre/1241-le-moche-question-existentielle-de-l-homme-coince-entre-l-autre-et-lui

Theatreactu – 10.01.17
http://theatreactu.com/moche-de-marius-von-mayenburg-mise-scene-de-nathalie-sandoz-theatre-de-latalante/

Les Trois Coups – 09.01.17
http://lestroiscoups.fr/le-moche-de-marius-von-mayenburg-theatre-de-latalante-a-paris/

Theatrauteurs – 09.01.17
http://www.theatrauteurs.com/archive/2017/01/09/le-moche-de-marius-von-mayenburg-5896842.html

Un fauteuil pour l'orchestre – 08.01.17
http://unfauteuilpourlorchestre.com/le-moche-de-marius-von-mayenburg-mise-en-scene-de-nathalie-sandoz-theatre-de-latalante/

Sorties-à-Paris – 07.01.17
http://sorties-a-paris.over-blog.fr/2017/01/le-moche-au-theatre-de-l-atalante.html

Couverture médiatique
Le Moche
(Suite...)

Publications internet connues (suite)

TouteLaCulture.com – 07.01.2017
http://toutelaculture.com/spectacles/theatre/le-moche/

Théâtres.com – 06.01.2017
http://www.théatres.com/articles/le-moche-de-marius-von-mayenbourg-au-theatre-de-latalante/

L'Atelier critique – 03.04.15
http://wp.unil.ch/ateliercritique/2015/04/une-beaute-fracassante/#content

L'Atelier critique - 03.04.15
http://wp.unil.ch/ateliercritique/2015/04/visage-trouve-identites-troublees/#content

Holybuzz

Culture & Spiritualité

Théâtre : « Le Moche », de Marius von Mayenburg en tournée en Suisse.

Pierre François / 1 hour ago

Relativité de la personnalité.
« Le Moche » est une pièce qui est très juste, très bonne, et sur le fond et sur la forme. Certes, parfois – mais c'est un effet voulu par l'auteur et il souligne efficacement la dimension de clones qu'ont certains personnages – on ne sait plus qui dialogue avec qui. Car dans ce monde artificiel où la chirurgie esthétique transforme les individus originaux en autant de copies, certains en viennent à se demander s'ils ont une personnalité propre.
On croit aux personnages dès la première seconde, de bout en bout et on ne voit pas le temps passer. Le décor, à mi-chemin entre la clinique et le vaisseau spatial, est complètement cohérent avec ce conte réaliste de science-fiction. Le propos, comique, colle aux mœurs de notre temps, que ce soit dans l'entreprise ou de façon individuelle. En même temps, il véhicule une dimension intemporelle et faustienne qui interroge sur la façon dont on joue à l'apprenti sorcier sans même s'en rendre compte.
Ce spectacle est une vraie réussite. C'est à la fois un divertissement bien monté – dans lequel existe une vraie cohérence entre le propos, les lumières, les sons et le décor – et qui laisse le spectateur repartir avec du grain à moudre.
Pierre FRANÇOIS

« Le Moche », de Marius von Mayenburg. Avec Nathalie Jeannet, Guillaume Marquet, Gilles Tschudi, Raphaël Tschudi. Mise en scène : Nathalie Sandoz.
Tournée en Suisse : le 1er février à 20 heures au Reflet Théâtre de Vevey, tél. +41 21 925 94 94, www.lereflet.ch. Le 10 février à 20 h 15 et le 11 février 18 h 15 à La Chaux-de-Fonds, tél. +41 32 967 60 50, www.tpr.ch. Du 16 au 19 février et du 23 au 26 février, le jeudi à 19 h 30 les vendredis et samedis à 20 heures, le dimanche à 17 heures au Théâtre des Osses de Givisiez, tél. +41 26 469 70 01, www.theatreosses.ch.

LE QUOTIDIEN DU SPECTACLE VIVANT EN EUROPE DEPUIS 2003
RUE DU THÉÂTRE .EU

Le Moche

Miroir, mon moche miroir

Par Cécile STROUK

Publié le 15 janvier 2017

L'affiche de cette pièce envoie un message multiple et contradictoire : sur un visage plutôt agréable est superposé un code-barres puis un titre, « Le Moche ». Coup marketing réussi pour l'adaptation d'une création de l'Allemand Marius von Mayenburg qui interroge et dénonce les paradoxes laids de l'humanité.

Etre moche, qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce intrinséquement lié au physique et/ou au psychisme ? La beauté extérieure n'est pas toujours accompagnée de beauté intérieure, et vice versa. Rares sont celles et ceux qui combinent les deux. En général, les lacunes de l'un sont compensées par les avantages de l'autre. On dit souvent d'une personne : « Elle est pas terrible mais qu'est-ce qu'elle est drôle ». Ou, au contraire : « Je la trouvais magnifique au départ, mais elle est d'un tel ennui… »

Dans l'adaptation de la pièce « Le Moche » de Marius von Mayenburg par Nathalie Sandoz, il est question de mocheté. D'abord, extérieure. Un homme, ingénieur émérite, est ostracisé le jour où son patron lui interdit de présenter sur scène l'une de ses plus grandes inventions. Après quelques hésitations, ce dernier finit par lui expliquer qu'avec un visage aussi ingrat, on ne peut rien vendre.

L'ingénieur, certes insignifiant, est soudainement décrété "moche". S'ensuit un doute terrible, qui le ronge de l'intérieur et explose lorsque sa femme lui avoue, à son tour, à quel point il est laid. Le malheur du monde s'abat sur cet homme qui se retrouve acculé, dans un geste désespéré, à se faire opérer l'entièreté de son visage. Il rencontre un chirurgien véreux qui voit, en ce challenge de créer un nouveau visage, une occassion rêvée d'accéder à la célébrité. Bientôt, le moche devient l'homme le plus beau, le plus séduisant, le plus intriguant qu'il a été donné à voir. La magie a opéré.

Les quatre personnages sur scène, 3 hommes et une femme, composent une partition réussie d'une comédie humaine en déperdition. Par un jeu de murs amovibles qui tournent, s'ouvrent et se ferment, ils évoluent dans un monde de miroirs narcissisants. Les dialogues sont rythmés par des répliques cinglantes, les monologues intérieurs du « moche » anxiogènes et le texte construit autour d'une imaginaire du vide.

« Le Moche » interroge ce changement de statu décidé par le regard de l'autre. Ce regard tyrannique qui choisit si vous êtes plaisant ou non. Ce regard duquel l'homme en question devient prisonnier, découvrant le monde pervers de la beauté extérieure : appât du gain, infidélité, consommation à outrance, lâcheté, hypocrisie, etc. De sollicitations sexuelles en succès financiers, il finit par chuter, bientôt entouré de clônes de ce visage qui ne lui appartient pas, le plongeant dans une traversée identitaire cauchemardesque. Et nous confrontant, par là-même, à la laideur de l'humanité lorsqu'elle n'est tournée que vers soi.

VERSO-HEBDO

S'il est un lieu traditionnel (le grec *theatron* signifiant « lieu de représentation ») pour que le paraître soit bien visible, qu'il se présente, mais aussi qu'il représente et qu'il signifie, c'est bien le théâtre. Deux pièces jouées actuellement à Paris nous offrent la première une « didactique » du paraître, et la seconde une parabole critique et politique sur le paraître.

……

Quand le paraître devient une injonction aliénante dans un monde où la marchandise règne sans partage, quand le but secret, véritable, du « look » reste au final de vendre, de bien se vendre, quand une beauté standardisée est devenu le passeport obligatoire pour être médiatisé - c'est-à-dire, aujourd'hui, être -, alors, dans cette « société du spectacle », la moindre laideur devient malédiction... *« La perte de son identité, sa dilution dans l'acte de « paraître tellement mieux » ; le fait que nous soyons devenus interchangeables, sont des données révoltantes dans notre société. Faire du théâtre, c'est forcément s'opposer à cette volonté d'uniformiser le monde. C'est entretenir par la mise en valeur des défauts, des soi-disant tares de chaque individu, un espoir de poésie et de différence »*, écrit Marius von Mayenburg, dramaturge allemand contemporain, pour présenter sa pièce *Le Moche*, une fable et parabole qui vise indirectement le capitalisme et la société de consommation. Car si le héros, Lette, ingénieur brillant, est remplacé pour présenter sa propre invention à un congrès international, c'est tout simplement parce qu'il est... moche. Or le patron entend bien sûr vendre le maximum de ce nouvel objet, et la laideur de Lette constitue un obstacle. Lette, n'étant pas obsédé par son apparence, ne se rendait pas compte qu'il était « moche » ! Une enquête réalisée auprès de ses proches lui confirme qu'il n'a pas ce « look » avantageux, critère de réussite. Ayant recours à la chirurgie esthétique, le voilà doté d'un visage à l'esthétique conforme, et tout marche à merveille pour lui... Sauf que - exactement comme pour tous ces nez refaits qui ont la même courbe - le chirurgien plastique, pour faire fortune (toujours l'économique dans la boucle !), a multiplié en série ce type de « beaux visages », tous en droit désormais de le concurrencer. Et voilà notre malheureux Lette, passé de l'exclusion par la singularité à la compétition par la similarité... La mise en scène percutante de Nathalie Sandoz vise à rendre insupportable aux spectateurs cette tyrannie du formatage. Le comédien Guillaume Marquet (nullement laid d'ailleurs) dans le rôle de Lette, fait penser à tous ces naïfs innocents qui peinent à admettre l'inhumanité du système. Hélas, comme l'écrit dans sa note d'intention Nathalie Sandoz, *« l'argent, le pouvoir, la reconnaissance et la célébrité sont les moteurs de ce monde, plus on les entend vrombir, plus on existera »*. Spectacle critique, pessimiste sur la tyrannie du paraître et la beauté normalisée, standardisée dans les sociétés marchandes, *Le Moche* (jusqu'au 29 janvier au Théâtre de l'Atalante) reprend, dramatise et actualise cette interrogation permanente sur les rapports tragiques entre l'être et le paraître, dont Victor Hugo avait fait le thème d'un sublime roman, *L'Homme qui rit*.

Pierre Corcos
19-01-2017

l'Humanité.fr

Théâtre. Oh ! que cette société est donc « Moche »

Gérald Rossi / Samedi, 14 Janvier, 2017 / Humanite.fr

Guillaume Marquet et Raphaël Tschudi / photo: Defacto

Nathalie Sandoz met en scène une farce signée Mayenburg qui pointe la dérive d'une société peinant à reconnaitre chacun pour ce qu'il est, jusqu'à produire de dangereux clones qui excluent les autres…

Dans un décor blanc de clinique à perdre le moral, Nathalie Sandoz met en scène « Le moche », écrit en 2008 par Marius von Mayenburg, une fable amère sur le monde, contée par cet auteur allemand de 45 ans. L'argument est plaisant, quoique pénible en vérité. Lette (Guillaume Marquet), brillant ingénieur, s'apprête à se rendre à un congrès international pour y présenter sa dernière invention.

Puis il apprend que Scheffler, son patron (Gilles Tschudi), a choisi de le remplacer par un assistant (Raphaël Tschudi). Au motif tout simple que Lette est « moche », à tel point qu'il serait contre productif, non vendeur, de le laisser parler en public. « Vous avez une tête pas possible. Personne ne vous a jamais rien dit ? lance Scheffler. Alors que Fanny (Nathalie Jeannet), son épouse en rajoute même : « tu es incroyablement moche, mais intérieurement tu es très beau ». De quoi pour le moins déstabiliser…

Alors, avec le même humour grinçant, Lette, se laisse convaincre d'en passer par les mains d'un chirurgien esthétique (Gilles Tschudi) dont on ne définira jamais s'il aime d'abord son art ou d'abord l'argent. Plusieurs personnages comme une vieille peau nymphomane (Nathalie Jeannet) accompagnée par son fiston homosexuel de moins en moins refoulé (Raphaël Tschudi) croisent aussi dans les parages.

L'opération est un succès. Plus personne ne reconnait Lette, mais Lette est devenu beau. L'ordre nouveau est en marche. Car d'autres individus, aimeraient eux aussi acquérir un certain niveau de beauté. Et le bon docteur, qui n'a qu'une recette au bout du scalpel, va multiplier les visages remodelés à l'identique. Des clones.

« Je vous ai extraordinairement bien réussi » a-t-il dit à Lette, qui non seulement dans cette affaire a perdu son ancien minois, certes ingrat, mais se retrouve désormais avec une identité en lambeaux. A l'écho d'une société qui démultiplie les uniformes vestimentaires et mentaux. Qui produit du tous pareils et freine l'acceptation des différences. Une société dans laquelle certains s'en prennent à des droits (comme le mariage pour tous, par exemple) qui ne leur en ôte a eux aucun. Une société qui se replie sur son nombrils et s'inquiète de la présence d'hommes et de femmes différents de peau, migrants fuyant les guerres, contraints de vivre dans d'indignes campements de pauvreté. Ce « Moche », de ce point de vue, est une farce effrayante.
Gérald Rossi
Jusqu'au 29 février; les lundis, mercredis vendredis à 20h30, jeudis et samedis à 17h ; théâtre de l'Atalante, 10 place Charles Dullin, Paris 18e ; téléphone : 01 46 06 11 90.

Le Monde.fr

LE MOCHE de Marius von Mayenburg au THEATRE DE L'ATALANTE – 10 place Charles Dullin, 75018 Paris – Du mercredi 4 au dimanche 29 janvier 2017 –

Publié le 13 janvier 2017 par theatreauvent

Traduction Hélène Mauler et René Zahnd
Les lundis, mercredis et vendredis à 20h30
Les jeudis et samedis à 19h
Les dimanches à 17h
Relâche les mardis

Mise en scène : Nathalie Sandoz

Scénographie : Neda Loncarevic Lumières et vidéo : Philippe Maeder Univers sonore : Cédric Liardet Costumes : Diane Grosset Maquillages : Nathalie Mouschnino Médiation : Carine Baillod Régie technique : Julien Dick Diffusion : Julie Visinand

Jeu : Nathalie Jeannet, Guillaume Marquet, Gilles Tschudi et Raphaël Tschudi

La pièce de Marius von Mayenburg fait vraiment penser à une fable, une sorte de conte moderne universel auquel nous pourrions rattacher l'histoire de Riquet à la Houppe et certainement bien d'autres.

Voici le synopsis :

Un jeune inventeur qui pensait pouvoir défendre son invention lors d'un congrès est écarté par son patron au profit de son associé moins compétent mais plus beau. Bien qu'il ne se soit jamais rendu compte de sa laideur, le héros très pragmatique décide d'avoir recours à la chirurgie esthétique. Devenu beau, il devient la coqueluche d'une foule de femmes et peut défendre son projet. Le succès se révèle éphémère car le chirurgien du style Méphistophélès a pour ainsi dire vendu l'âme de l'inventeur en décidant de reproduire son facies phénoménal en de multiples exemplaires. Du coup Lette prend conscience trop tard qu'en livrant son visage au chirurgien, c'est son identité particulière et unique qu'il a perdue. Il se console en contemplant sa copie, en se trouvant beau à travers un autre qui lui servirait de miroir.

La satire plutôt énorme n'épargne pas ce regard de l'autre, alier en latin qui a enrichi le vocabulaire de la folie avec les termes d'aliéné ou d'aliénant. L'importance du regard de l'autre, nous voudrions bien l'occulter, mais elle se rappelle toujours à vous de la façon la plus sournoise et après tout naturelle. N'oublions pas que nos réflexes sont d'abord primaires, et qu'il parait normal d'être plus attiré par belle personne que par une moche.

La société de consommation connait bien ces réflexes et tire le meilleur parti de cet instinct grégaire qui pousserait les gens à adopter la même attitude, à acheter la même chose… C'est ce phénomène du même qui parait dangereux bien plus que l'antagonisme entre laideur et beauté. Noyé dans la masse, l'individu peut bien avoir la sensation d'être vidé de son identité et du coup perdre le goût de la vie, de la découverte.

La mise en scène de cette pièce très philosophique donne le tournis; les scènes se succèdent quasi à l'emporte-pièce comme si le spectateur était convié à se représenter le bouleversement mental de Lette qui finirait par confondre son épouse avec d'autres femmes, son patron avec le chirurgien, son associé avec le fils de sa maitresse etc.

Pour satisfaire quelque réflexe puéril, nous aurions bien aimé le voir pour de vrai « ce moche ». La laideur peut être fort attrayante, telle celle de King Kong ou de Quasimodo .Cela dit, le comédien Guillaume MARQUET réussit fort bien à infuser de la personnalité à ce pauvre Lette et à le rendre émouvant.

Voilà une fable en forme de boomerang, interprétée avec chaleur par toute l'équipe qui délivre un laissez-passer sinon à tous les moches de la terre, à tous ceux qui revendiquent leurs particularités, leurs différences. Nous nous joignons à eux pour manifester contre ce monde de clones trop bien vendeur !

Paris, le 13 Janvier 2017 Evelyne Trân sur Theatre au vent

LE CORYPHÉE

Théâtre

LE MOCHE

13 janvier 2017 Julia Bianchi

« Miroir, Miroir… »

Lette est un ingénieur de grand talent. Lorsqu'il doit présenter l'invention qu'il vient de mettre au point lors d'un congrès, sa hiérarchie lui fait comprendre que ça ne sera pas possible. La raison ? Il est moche. Son visage n'est pas assez « vendeur ». Ce sera son assistant, dont le visage est plus attractif, qui fera la présentation. Qu'à cela ne tienne ! Lette, humilié, décide de ne pas s'avouer vaincu : il va voir un chirurgien plastique et lui demande de lui refaire le visage. Le résultat est spectaculaire.

C'est avec causticité et cruauté que Marius Von Mayenburg, auteur allemand né en 1972, livre sa vision de notre société. Omnubilés par le résultat et la performance, les individus qui la composent, perdent leur identité au profit du système. L'altérité n'est pas acceptée confinant ainsi l'être humain dans un narcissisme qui le conduira à sa perte.
La mise en scène de Nathalie Sandoz joue sur la confusion. Puisque l'identité devient l'identique, les comédiens endossent plusieurs rôles sans marquer nettement les transitions d'un personnage à un autre. L'idée est intéressante mais parfois, le spectateur qui se perd dans ce jeu de miroir, aurait besoin d'une respiration pour suivre plus confortablement l'histoire. Cependant, ce parti-pris soulève des questions plus fines qu'il n'y paraît, à savoir : puisque tous les protagonistes finissent par avoir la même tête, à quel niveau se trouve leur singularité ? Qu'est ce qui fait d'eux des êtres uniques malgré tout ? Comment puis-je me définir sans l'Autre puisque l'Autre est (devenu) moi ?
Servi par une troupe de comédiens au diapason, le texte prend sa belle mesure et déploie son humour grinçant. On sourit et on rit face à l'absurde. Un spectacle qui fait réfléchir avec légèreté. Une jolie réussite.

Théâtre du blog

Le Moche, de Marius von Mayenburg, mise en scène Nathalie Sandoz.

Posté dans 11 janvier, 2017

Le Moche, de Marius von Mayenburg, mise en scène Nathalie Sandoz

« La perte de son identité, dit Marius von Mayenburg, sa dilution dans l'acte de «paraître tellement mieux »; le fait que nous soyons devenus interchangeables, sont des données révoltantes de notre société. Faire du théâtre, c'est forcément s'opposer à cette volonté d'uniformiser le monde. C'est entretenir par la mise en valeur des défauts, des soit disant tares de chaque individu, un espoir de poésie et de différence. »

Le Moche est un conte, un peu comme celui de l'homme sans ombre. Donc Lette, est inventeur d'un intéressant système de connecteur. Mais on envoie son adjoint pour le présenter à un congrès spécialisé. À lui, chambre avec vue dans un hôtel de luxe, billet d'avion prépayé, et toutes les douceurs d'amour propre que cela comporte. Erreur d'organisation, malentendu? Non. Le patron ne saurait envoyer un Lette au congrès ; il ne suffit pas seulement d'inventer, il faut vendre. Et Lette est moche, ce qui n'est pas vendeur. Stupeur de l'intéressé, qui interroge son miroir, puis sa femme : «Mais oui, tu es moche, mais c'est toi que j'aime». Ah? Elle ne le regarde donc jamais ? Non. D'où recours radical à la chirurgie esthétique, d'où succès et retournement de situation : le magnifique Lette devient l'icône de son patron et la réclame vivante de son chirurgien esthétique. Mais le succès engendrera une multitude de clones, et la dévalorisation de notre «héros».

La pièce parle, bien sûr, du marché et des fluctuations de la valeur des apparences. Elle montre cette cavalcade sans fin vers un « mieux paraître» uniformisé qui échoue à devenir un mieux être. On ne retrouve jamais son visage d'avant et le nouveau visage, standardisé, ne nous appartient pas. Pas de retour possible, avec cette double angoisse, celle des apparences et celle de l'identité. Et voilà comment on est pris dans l'engrenage de la folie.

Nathalie Sandoz met en scène le conte avec ce qu'il faut de rapidité et désinvolture dans les passages d'un rôle à un autre. Autour de Guillaume Marquet, persistant seul à incarner Lette et ses métamorphoses, trois comédiens jouent neuf rôles. Une paire de lunettes, une accentuation dans le phrasé et l'on glisse à un autre personnage, qui est peut-être le même. Pourquoi, en effet, leur tracer une identité précise, quand la perte de cette identité, liée à la marchandisation, est le thème même de la pièce ? Le tout encadré par des panneaux vitrés ouverts ou fermés, prison translucide qui crée parfois des formes fantomatiques–puisque nous ne sommes que des ombres, des êtres sans consistance-.

Et le public rit vraiment. La comédie est là : un doigt pointé sur l'absurdité de ce à quoi nous nous soumettons plus ou moins volontairement, avec une pensée respectueuse pour le jeune La Boétie et son incontournable *Discours de la servitude volontaire.*`

Christine Friedel

Théâtre de l'Atalante, Place Charles Dullin Paris 18ème jusqu'au 29 janvier. Lundi, mercredi, vendredi à 20h30, jeudi et samedi à 19h, dimanche à 17h, relâche le mardi.

Le Moche : Question existentielle de l'homme coincé entre l'autre et lui

Écrit par Philippe Delhumeau Catégorie : Théâtre Mis à jour : mardi 10 janvier 2017

Par Philippe Delhumeau - Lagrandeparade.fr/ Le Moche, une machination montée pour déranger les consciences mûries par la prétention, la réussite et la reconnaissance. Le dramaturge allemand, Marius von Mayenburg est un esthète de la fiction dramatique peuplée de personnages connectés au superflu et déconnectés de la réalité.

Ingénieur expert en fabrication de connecteurs nouvelle génération, la dernière invention de Lette provoque une éruption scientifique encensée par ses pairs. Son assistant, Karlmann, l'informe assurer la présentation du produit au prochain congrés à sa place. Lette se sentant trahi demande des explications à Scheffler, le directeur. Lequel lui dit sans détour qu'il est moche. Une seule solution pour corriger cette grossière erreur de la nature, recourir à la chirurgie esthétique… Sous toute réserve, car Lette est particulièrement hideux. Sa femme, agréable à souhait, l'a épousé par amour dans l'état sans jamais oser lui avouer. Une fois le visage débandé, Lette est un nouvel homme. Le succès est tel que le carnet de commandes de Scheffler ne désemplit pas. Des copies du visage retraduit se promènent dans la ville et plus personne ne sait qui est qui. L'étrangeté de la situation se situe entre ironie et perplexité, absurdité et invraisemblance. Qui peut dire d'un autre qu'il ne ressemble à rien ? Où commence la liberté d'être soi sans être pointé du doigt ? Qui doit ressembler à qui ? Existe-t-il un archétype socialement idéal ?
Nathalie Sandoz, metteure en scène neuchâteloise, ne s'embarrasse pas de faux-semblants dans la traduction d'écriture de Mayenburg. Potentiel et essentiel concentrent le jeu des comédiens dans une mécanique scénique articulée sur un plateau surmonté d'une structure de panneaux translucides offrant des perspectives multiples. Le texte se décomplexe à l'abord de la métamorphose de l'homme revisité en un autre. L'exigence sociétale nait de la volonté du pouvoir exercé par certains autocrates nombrilistes qui confondent authenticité et liberté. La singularité de la narration se décompose en une galerie de personnages qui sont, ont été et sont de nouveau. Le présent se démultiplie en une conjugaison plurifactorielle d'éléments pris séparément et qui mis bout à bout crée un monde qui n'appartient plus à l'homme, mais à la déraison. Scheffler est un personnage grotesque qui pose un regard obséquieux sur l'autre et impose un masque sculpté à l'identique à tous ceux qui passent entre ses mains. Lette en est la première preuve vivante et désormais, le monde appartient à ceux qui se ressemblent, se mélangent, interfèrent dans des relations conjugales et jouent à tromper les apparences.
Le Moche, une pièce de théâtre d'anticipation qui crée un électrochoc car l'absurde de situation subtilement mis en scène par Nathalie Sandoz et servi par de bons comédiens existe déjà dans le clonage de certaines espèces animales et dans l'agriculture transgénique. Pourquoi ? Le profit, la rentabilité, l'argent, le pouvoir. L'homme n'est pas identifiable à une machine car la différence de chacun est une ouverture à la tolérance et à la liberté.

« Le Moche» de Marius von Mayenburg, mise en scène de Nathalie Sandoz, au Théâtre de L'Atalante.

10 Jan, 2017 dans Critiques Un Article de Paula Gomes.

Fenêtre sur le monde

Devant une structure blanche imposante aux vitres opaques se tiennent deux hommes en costumes gris. Lette, brillant ingénieur d'une multinationale doit présenter à un congrès sa nouvelle invention, un connecteur pour courant fort. Son chef, Scheffler préfère envoyer à sa place son jeune assistant et finit par lui avouer qu'avec sa tête, il rebuterait les clients. Mais pourquoi personne ne lui a jamais rien dit ? Abasourdi, Lette insistant obtient de sa femme la confirmation de son incroyable laideur, mais Fanny prétend l'aimer malgré tout. Afin de sauver sa carrière et son couple, il recourt sans hésitation à la chirurgie esthétique.

Le Beau irrésistible, Lette est maintenant adulé de tous et attire de riches investisseurs lors de ses apparitions. L'opération est-elle un succès pour tous ? Le chirurgien, fasciné par son œuvre en fait des copies parfaites. Celui qui est devenu l'unique objet du désir perd de sa valeur à mesure que les sosies augmentent, même sa femme ne le reconnaît plus ! Sculptés, gainés, les corps se conforment aveuglément jusqu'à se fondre dans la masse. Le spectateur est dupé par ce « jeu de masques sans masques » : visage inchangé moche/beau ou double, les comédiens passent d'un rôle à l'autre sans différenciation notable. Un enchaînement de situations absurdes et drôles, de manipulations en tout genre, le parcours d'un homme ordinaire dans une société de consommation, régie par les diktats de la beauté et du pouvoir. Cette pièce grinçante laisse entrevoir une possible perte d'identité et de valeurs, à chacun de modifier son regard sur les autres et sur lui-même.

Nathalie Sandoz traite d'un monde moderne attaché aux apparences. La mise en scène expose sous une lumière scialytique, le corps objet de toute l'attention et au centre de la dramaturgie. Performances omniprésentes : travail, sexe, sport. Guillaume Marquet est attachant dans ce personnage qui passe de l'ombre à la lumière avec une certaine naïveté, croquant à pleine dent le fruit défendu. Métamorphosé, l'homme-objet sans émotion n'est plus productif, son désir s'essouffle. Sa destinée fatale le pousse à regretter son passé de Moche. La structure modulable dessine les multiples lieux : derrière les panneaux opaques, l'intimité de la chambre ou de la salle d'opération. Mais lorsque le Beau Lette surgit, le voyeurisme s'accentue et son éclat accapare la surface : podiums, corps dénudés, bains de foule. La femme, l'assistante médicale et la vieille dame riche voient différemment le même homme et sont interprétées adroitement par la comédienne Nathalie Jeannet**.** L'envahissement de l'espace, les personnages interchangeables et le rythme soutenu sans rupture dans l'enchaînement des scènes sont à l'image du consumérisme ambiant.

Marius von Mayenburg dresse une satire sociale dans laquelle l'individu en quête de richesse et de gloire, devient malgré lui un pur produit de consommation. Il plonge dans un monde de tromperies et de perversions où le seul but est d'assouvir ses désirs. Une réussite éphémère et illusoire que l'auteur allemand porte à la dérision avec des moments graves ou grotesques. Refusant le conformisme, il invite à exploiter son potentiel et ses différences, préserver sa liberté et établir des relations vraies. La proposition

Les Trois Coups

Les Trois Coups 9 janvier 2017 Critiques, Île-de-France, les Trois Coups

« le Moche », de Marius von Mayenburg, Théâtre de l'Atalante à Paris

Un scalpel et de grosses ficelles

Par Élisabeth Hennebert
Les Trois Coups

Une énième caricature de la chirurgie esthétique qui ne renouvelle guère le débat, malgré une interprétation remarquable par la C^ie^ De facto.

Marius von Mayenburg est l'un des dramaturges allemands les plus encensés de notre époque. Il est drôle, écrit bien et n'a pas son pareil pour appuyer là où ça fait mal, dans ce grand corps social consumériste, hédoniste et déboussolé qu'est le nôtre. Après l'hystérie parentale, les démons de la réunification allemande, le marketing de la violence, les névroses du couple, c'est le thème de l'obsession de la beauté physique qu'il explore dans cette pièce [1].

L'ingénieur Lette a inventé un produit révolutionnaire et se réjouit à l'idée d'aller le présenter en congrès. Or c'est son assistant qui est finalement choisi par le patron pour accomplir cette mission, au seul motif que Lette est insupportablement moche. Cette banale mesquinerie, telle qu'il en existe tous les jours dans n'importe quel univers professionnel, est à l'origine d'un cataclysme personnel, familial, voire environnemental et cosmique, qui dépasse de très loin son point de départ. En effet, la vie de l'employé modèle, entièrement refait par un chirurgien mi-démiurge mi-escroc, bascule du rêve vers le cauchemar.

C'est une compagnie suisse, sous la houlette de Nathalie Sandoz qui s'est emparée de cette comédie grinçante et vient l'offrir au public parisien. Le jeu des quatre comédiens, interprétant huit personnages différents, est impeccable de sobriété aussi bien vocale que gestuelle. La note ne peut pas être si uniformément juste sans une direction d'acteurs rigoureuse et pertinente, ce qui ne retire rien du talent manifeste de Nathalie Jeannet, de Gilles et Raphaël Tschudi et, dans le rôle de Lette, de Guillaume Marquet (qui reçut le molière du Jeune Talent masculin en 2011). Pourtant l'intrigue s'essouffle assez rapidement, et ce n'est pas faute d'une grande générosité dans les moyens mis en œuvre pour la pousser au maximum de ses possibilités.

« La fidélité conjugale est une question d'offre »

Elle est jolie, cette formule, et tant d'autres aussi, sous la plume de Mayenburg. L'auteur ne manque pas d'esprit quand il décrit le rapport à la beauté d'un homme, d'une femme, d'un couple, d'une hiérarchie patron-employés, de toute une société. Mais ce qui pèche ici, c'est la réflexion, qui reste à la surface du sujet, faute peut-être d'une enquête préalable suffisamment sérieuse. Réfugié d'abord dans la caricature, l'écrivain s'enfuit ensuite dans l'onirique et le fantastique, ce qui est parfois une manière commode d'éluder le problème qu'on veut aborder au lieu de le sonder en profondeur. Le spectateur, lui, bâille.

La chirurgie esthétique est traitée de façon univoque par les dramaturges, les romanciers, les cinéastes, à la seule exception sans doute de Pedro Almodovar [2]. Les deux clichés usuels sont d'une part celui du chirurgien mégalomane, cupide et incompétent, d'autre part celui du patient insatiable, enchaînant opération sur opération en quête d'une impossible perfection, et finalement défiguré et déprimé. Avec ce second lieu commun, les commentateurs peu renseignés prennent pour une généralité ce qui correspond au cas très particulier des personnes atteintes de dysmorphophobie ou perception maladivement négative de son propre corps.

Le héros de Mayenburg n'est pas un dysmorphophobe, mais un homme né avec une disgrâce physique précise et évidente pour tout son entourage (Cyrano en somme). Il bénéficie d'une intervention qu'on peut qualifier de réussie. Dans la vie réelle, interrogez n'importe quelle personne correspondant à ce descriptif et vous verrez qu'elle est juste heureuse, ne se transforme pas, d'un seul coup, en psychopathe, et ne réclame certainement pas qu'on lui rende son visage d'origine. Or l'auteur choisit de faire devenir fou son personnage, suite à son opération. Il y a donc une invraisemblance psychologique qui fausse tout le raisonnement. On attendait d'un dramaturge intelligent qu'il évite, sur un sujet donné, de crier dans le même sens que la meute de ses collègues. Cyrano, opéré, aurait peut-être coulé des jours heureux avec Roxane. Mais Rostand n'aurait pas produit son chef-d'œuvre. Ah, ces écrivains ! Cette tendance à faire des phrases au lieu de chercher le bonheur des gens ! ¶

Élisabeth Hennebert

THEATRAUTEURS

Le Moche de Marius von Mayenburg

En une époque où le paraître a pris le pas sur l'être, il n'est pas étonnant que la chirurgie esthétique constitue " la solution " pour certains d'entre nous. Solution de surface bien sûr mais pour ceux qui ont les moyens de s'offrir cette coûteuse démarche, pourquoi pas ? ...
Or ce n'est peut-être qu'une façon de remplacer un problème par d'autres? Ici, notre héros n'y aurait pas pensé seul car jusque là il n'était préoccupé que de ses recherches en matière de connecteur à courant fort. Qu'est-ce au juste ? J'avoue mon incompétence en ce domaine mais les inventeurs sont précisément là pour savoir et mettre en oeuvre ce que nous ignorons.
Donc Lette s'apprête à présenter le résultat de ses travaux à un congrès qui devrait avoir un impact international. Or voilà qu'au dernier moment, il découvre que ce n'est plus lui qui doit animer la conférence en question mais son assistant Karlmann. Incompréhension, indignation, révolte ! La raison ? Son physique est impossible et risque de dissuader l'auditoire ...
Qu'à cela ne tienne ! Lette est un homme d'action ce qui l'amènera à prendre rapidement la décision qui s'impose, à savoir : se faire refaire complètement le visage. Son épouse ne peut que l'encourager, elle qui vient de lui avouer qu'elle l'a toujours trouvé " incroyablement moche " (sic) En conséquence, Karlmann se retrouvera relégué en son rôle habituel, c'est à dire au second plan et Lette transformé en Apollon se produira un peu partout ne tardant pas à avoir une armée de femmes émerveillées et disponibles à ses basques. Là, je vous laisse découvrir la suite et ses conséquences.
Guillaume Marquet qui joue le rôle de Lette, en dehors de l'épisode durant lequel il est converti en momie ne fera pas preuve d'une grande transformation physique mais sa transformation mentale elle, sera évidente.
Nathale Jeannet sa tendre épouse se transformera en septuagénaire relookée et lubrique de même qu'elle symbolisera toutes les conquêtes à venir de ce tout nouveau Don Juan.
Raphaël Tschudi sera successivement Karlmann (l'assistant qui attend sa revanche) également, le fils homosexuel de la vieille dame indigne et heureuse de l'être, qui grâce à ce même chirurgien paraît la moitié de son âge.
Enfin Gilles Tschudi est le patron tyrannique de Lette ainsi que le non moins tyrannique chirurgien qui grisé par le résultat fabriquera des clones à la chaîne.
La mise en scène réalisée par Nathalie Sandoz procure la note indispensable de drôlerie permettant à ce texte âpre au possible de nous distraire malgré tout. Car si l'on veut bien réfléchir au problème, ce monde là existe bel et bien, hélas. L'argent et le Pouvoir qu'il engendre régissent notre monde. Le processus d'aliénation qui en découle entraîne certains aux limites de la folie. Cette pièce a donc valeur d'électrochoc. Rassurez-vous, la fin sera plus " soft " puisque dérivant vers un narcissisme consolateur ... (ceci pour ceux qui redouteraient le miroir tendu par l'auteur.)
Ultime précision : quelques uns, habituellement mal dans leur peau le seront sans nul doute beaucoup moins après avoir vu cette pièce.

Simone Alexandre

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Le Moche de Marius von Mayenburg, mise en scène de Nathalie Sandoz, Théâtre de l'Atalante

Jan 08, 2017 | Commentaires fermés sur Le Moche de Marius von Mayenburg, mise en scène de Nathalie Sandoz, Théâtre de l'Atalante

f article de : Corinne François-Denève

Comment réussir dans la vie, et dans le monde impitoyable de l'entreprise, quand on souffre de cette terrible infirmité – on est… moche ? Lette a beau être un ingénieur doué (on le pense, il invente des choses supposément miraculeuses auxquelles le profane ne comprend rien), il a beau avoir une jolie femme qui l'aime « pour ce qu'il est », il est, a été, et restera, pour les siècles des siècles, irrémédiablement moche. Et parce qu'il est moche, il ne pourra pas non plus aller défendre sa belle invention au grand congrès mondial des inventeurs, et jouir de la vue exceptionnelle de la chambre grand sud de l'hôtel Excelsior. On enverra à sa place le bellâtre Karlmann (un homme, un vrai, donc), l'assistant, qui pourra lui, parce qu'il n'est pas moche, rêver de gloire ingénieurale et de succès auprès des femmes.

La pièce de Mayenburg décline un thème éminemment spectaculaire, dénonçant la tyrannie des apparences de nos sociétés postmodernes et posant la question des corps et des visages au théâtre. « *Beauty is in the eye of the beholder »,* disait Oscar Wilde : la « beauté » des acteurs de théâtre doit-elle tout à la magie des planches, ou est-elle seulement dans l'œil du spectateur – et non plus du prince ?

A l'Atalante, plus d'œil du prince, mais le seul œil du spectateur, justement. Le dispositif est brut et immédiat : les acteurs arpentent déjà la scène quand les spectateurs font leur entrée. Sur le petit plateau du théâtre, les visages et les corps des « interprètes » sont cruellement livrés aux regards proches, très proches, du public. Le « moche » du titre a le physique ordinaire et élastique de Guillaume Marquet : on peut le trouver beau, on peut le trouver laid, ce n'est pas là la question. L'opération de chirurgie esthétique qui, dans la fable, change radicalement sa vie ne change rien sur le plateau : c'est le visage inchangé de Guillaume Marquet qui, après avoir suscité la répulsion, exerce désormais une attraction fatale. Et lorsque, à la fin de la pièce, Lette se réconcilie avec son double, c'est à un acteur à qui il ne ressemble pas qu'il s'adresse. Le théâtre de Mayenburg s'amuse donc des écarts entre texte et incarnation, défiant des siècles d'illusion comique, sous les yeux d'un spectateur qui ne sait décidément plus à quel persona se vouer.

La scénographie de Neda Loncarevic fait penser au *Nobody* de Cyril Teste (décor aseptisé, vitres dépolies), mais à un *Nobody* miniature, minimaliste, et sans dispositif vidéo. Le plateau tournant, d'un blanc chirurgical, devient une salle d'opération, un sauna, un podium. Les acteurs, moulés dans des costumes lustrés très à la mode, ou dans une intemporelle petite robe grise pour l'actrice, se dénudent de temps à autre pour finalement ne rien montrer, re-moulés ou boudinés dans des gaines couleur chair qui les font ressembler à des planches anatomiques ou à des poupées torturées par un émule d'Hans Bellmer. Ils se livrent aussi, parfois, à de curieuses gesticulations érotico-gymnastiques ponctuées de cris plus ou moins orgasmiques.

Ce *Moche* si proche pratique la distanciation – on ne peut s'identifier, les acteurs sont et ne sont pas leurs personnages -, avance au bord d'une folie qui aurait pu être libératrice sans jamais vraiment oser s'y jeter franchement (les passages de la vieille dame érotomane), pour finalement livrer une fin consolatrice, mais désespérément froide, sise au cœur du public. Ce *Moche*-là est d'une impeccable beauté plastique, tient l'émotion au loin, laisse le spectateur entre rire et désarroi, distille ce qu'il faut de malaise et de doute – aucun souffle humain ne semble jamais s'y glisser.

Sorties-a-paris
les bonnes adresses de Robert Bonnardot

LE MOCHE au Théâtre de L'ATALANTE

Marius von MAYENBURG, est un auteur allemand né en 1972. Plusieurs de ses oeuvres ont été adaptées et jouées à Paris.

LE MOCHE date de 2008. Il a ici, été traduit par Hélène MAULEUR et René ZAHND.

C'est une comédie-dramatique, une fable acerbe. Une interrogation sur notre monde contemporain qui ne prend vraiment en compte que le "paraître", lequel se doit d'être "beau", sous peine de disparaître...

Un "moche" qui devient "beau", et qui va y perdre son identité, son âme.

C'est aussi une allusion au trans-humanisme digital qui voudrait faire de nous des humanoïdes surhumains, un peu tous identiques et sous l'emprise de nos "e-réputations".

Il y a aussi une relation à Faust et son pacte diabolique.

Les comédiens sont tous talentueux, Guillaume MARQUET, Nathalie JEANNET, Gilles TSCHUDI et Raphaël TSCHUDI.

Un décor de Neda LONCAREVIC.

Un spectacle de la rentrée, à ne pas rater.

La Mise en Scène est de Nathalie SANDOZ.

Ce spectacle a été applaudi par Fabienne SCHOULER pour Sorties à Paris . Robert Bonnardot

« Le Moche » au Théâtre de l'Atalante

7 janvier 2017 Par David Rofé-Sarfati

Nathalie Sandoz s'est emparée de la pièce de Marius von Mayenburg pour nous restituer un texte à la réalité crue et sans faux semblant; et même si une chrétienne retenue aseptise parfois la pièce, on en est pour notre compte d'émotions et d'aversions éclairantes au sein d'une scénographie sobre qui ouvre droit aux magnifiques comédiens à saturer un texte qui le réclame.

Entre Lette. Alors qu'il se prépare à présenter l'invention de sa vie lors d'un congrès international, son patron l'écarte au prétexte qu'il est trop moche! S'est emparée du texte Nathalie Sandoz, à ne pas confondre avec la toute aussi talentueuse Maia Sandoz qui avait adapté la même pièce en 2010 et qui récemment nous avait éblouis avec son L'Abattage rituel de Gorge Mastromas. Pourtant, il y a quelque chose de commun entre les deux metteuses en scène dans cette compétence à faire rendre le texte et son sous-texte avec une économie de moyen.

« Le moche » est l'histoire de Lette, un ingénieur talentueux dans son travail et heureux dans son couple. Il apprend par son patron qu'il est trop laid. Après la confirmation par sa femme que son visage a toujours été « catastrophique » Lette décide de subir une opération chirurgicale. Il sort de cette opération beau à en être irrésistible. La gloire l'attend sauf que confronté à son nouveau sex-appeal Lette va parcourir ce noviciat avec les difficultés d'un capucin découvrant la débauche, la licence jusqu'à l'inceste. Parallèlement son image devient une marchandise par clonage dans les mains de l'habile chirurgien et bientôt ce visage de nombreuses fois décliné ne lui appartiendra plus.

La pièce nous donne à voir l'équivoque relation entre la fortune et la beauté, entre le capitalisme mondialisé et son projet secret aussi vigoureux qu'efficace d'uniformiser le beau donc notre goût. La pièce est aussi une magnifique mise à plat de ce qui dans nos narcissismes est l'annulation de l'autre. Dans le miroir il y a moi et seulement moi.

Le propos est au fond assez banal et le capitalisme comme le narcissisme dont il est le produit et la source survivra à ces petits coups de boutoir. Sauf que les comédiens, nommons les pour leur immense talent Gilles Tschudi, Raphael Tschudi, Guillaume Marquet et Nathalie Jeannet sont aux commandes de cette mise en théâtre de ces idées; et ils savent leur apporter une plaisante immanence. La dernière scène où le cœur du narcissisme s'embobine sur lui même dans un absolu mérite la location.

théatres.com

« Le Moche » de Marius von Mayenbourg au Théâtre de l'Atalante !

Publié le 6 janvier 2017 | Par Laurent Schteiner

Marius von Mayenbourg a acquis ses lettres de noblesse théâtrales en s'assurant un succès bien légitime au fil des années. C'est ainsi que le théâtre de l'Atalante programme actuellement *Le moche* dans une mise en scène aboutie de Nathalie Sandoz mettant en valeur le texte singulier et original de cet auteur.

Marius von Mayenbourg sonde ici l'âme de nos contemporains dans la recherche effrénée du beau. Ce triomphe de la beauté transposée en un produit de consommation génère un déséquilibre notable de nos valeurs sociétales.

Lette travaillant au sein d'une entreprise industrielle vient de créer un connecteur pour courant fort. Son patron Scheffler lui fait comprendre que son assistant Karlman serait plus à même de vendre ce produit au prochain séminaire. Les raisons invoquées pour ce revirement touchent au physique de Lette. Ce dernier tombe littéralement des nues lorsqu'il s'aperçoit que son environnement immédiat (dont sa femme Fanny) a été tolérant avec son physique jugé disgracieux. Lette n'en revient pas et désire par-dessus tout disposer d'un « beau » physique pour plaire et redevenir performant professionnellement. Mais les sacrifices et la réussite font des jaloux et des émules et plongent notre héros des temps modernes dans un vide abyssal.

Cette fable féroce et grinçante de Marius von Mayenbourg attire notre attention sur les risques encourus par nos contemporains à se livrer à une course ardente et sacrifier tout à la déesse beauté. A vouloir être trop beau, on risque de perdre son âme et sa personnalité.

La mise en scène joue avec une scénographie astucieuse composée d'un plateau tournant qui transporte les personnages dans les différents lieux de cette pièce. Le jeu est bien rythmé et les comédiens prennent plaisir à pousser à l'extrême l'absurdité de cette pièce. Tous les comédiens sont excellents et réussissent à traduire avec force le message de l'auteur qui appelle à se libérer des carcans que notre société nous impose et prôner la singularité. Ils bénéficient d'une présence scénique qui enlève totalement le propos de cette œuvre. Un spectacle électrochoc à ne pas manquer !

Laurent Schteiner

Ecritures contemporaines

Saison théâtrale 2016-2017 Avec les nouvelles plumes, les créateurs scrutent le présent.

Image: Guillaume Perret

Par Gérald Cordonier 29.08.2016

Chaque saison réserve son lot de découvertes et d'inédits, permet à des créateurs du cru de s'attaquer à des succès internationaux ou assied un peu plus la réputation des dramaturges contemporains. Les mois à venir regorgent de pépites que l'on se réjouit de (re)découvrir. Sur les scènes dédiées à la création mais aussi dans les théâtres d'accueil.

A Vidy, il ne faudra pas rater, en décembre, la nouvelle création de l'enfant terrible du théâtre français, Vincent Macaigne, qui s'inspirera de Manque de l'Anglaise Sarah Kane (1971-1999), ni le retour, en novembre, de Dieudonné Niangouna, nouvelle voix du théâtre africain. Le même mois, la Compagnie Marin proposera le sensible et féminin *Blanc* d'Emmanuelle Marie (1965-2007).

C'est au Pulloff que cela se passera, où le public pourra également découvrir, en janvier, *L'enculé* au chapeau, signé par la coqueluche de Broadway, Stephen Adly Guirgis, sous la houlette de Geoffrey Dyson. En mai au Contexte-Silo, Benjamin Knobil montera, quant à lui, le texte cru et choc de l'Israélien Hanokh Levin (1943-1999), *La putain de l'Ohio*, alors que Laurent Gachoud transposera, en mai sur la scène du 2.21, le roman du Libano-Canadien Wajdi Mouawad, *Un obus dans le cœur*.

Plus proche de nous, le talentueux Lausannois Julien Mages sera en création à l'Arsenic avec *Sans partir* en janvier, alors que la Compagnie Voix Public se plongera dans ses textes pour *Doxa Rouge* au 2.21 en fin de saison. L'écrivain Antoine Jaccoud sera au générique de deux projets, dans ce théâtre, cet automne.

L'Allemand Marius von Mayenburg, fidèle du metteur en scène Ostermeier et nouvelle figure du théâtre européen, sera à l'affiche, en octobre au Benno Besson, avec *Perplexe*, grâce à Georges Grbic, et avec *Stück Plastik*, mis en scène par Gianni Schneider à la Grange de Dorigny. En février, c'est le Reflet qui programme *Le Moche (photo)*, mis en scène par Nathalie Sandoz pour un texte écrit au scalpel.

A ne pas rater, non plus: *Le dieu du carnage* de Yasmina Reza, présenté pour la première fois en Suisse romande à Dorigny, cet automne, dans une mise en scène de Georges Guerreiro. (24 heures)

Articles en relation

A vos agendas! La saison théâtrale s'annonce prolifique

Scènes 2016-2017 Petites ou grandes, les salles du canton allument leurs feux ces jours-ci. Et promettent plus de 700 spectacles, dont une centaine de créations, entre textes, expérimentations, danse, rendez-vous familiaux ou humour. Plus...
Par Gérald Cordonier 29.08.2016

THÉATRE La compagnie neuchâteloise De Facto monte une p

Toute la mocheté du m

Nathalie Jeannet, Raphaël Tschudi et Guillaume Marquet s'affrontent sur le terrain des apparences. SP

E CONTEXTE

Comédienne et metteure en scène, Nathalie Sandoz a fondé la compagnie De Facto en 2011. Sa troisième création, «Le moche», succède à «Jérémy Fisher» et à «Trois hommes dans un bateau sans oublier le chien». Elle bénéficie du soutien du TPR, à La Chaux-de-Fonds, et du théâtre du Passage, à Neuchâtel.

DOMINIQUE BOSSHARD

Ingénieur compétent, Lette n'ira pourtant pas présenter sa dernière réalisation à un congrès. La raison? Il est trop moche pour séduire les clients, a décrété son patron, qui préfère dépêcher son assistant. Lette se résout alors à recourir à la chirurgie esthétique, et regagne le terrain perdu. Jusqu'au jour où, stupéfaction, il découvre que son assistant s'est lui aussi livré au scalpel du chirurgien, et qu'il a le même visage que lui... Cette scène, une poignée de spectateurs en ont eu la primeur, lors d'une récente répétition ouverte au public à Beau-Site à La Chaux-de-Fonds, où l'équipe du «Moche» a bénéficié d'une résidence. Mais elle aura assurément évolué depuis, et cette nouvelle physionomie se dévoilera dès ce soir à Neuchâtel, au théâtre du Passage...

Les diktats liés à l'apparence. L'obsession de la performance. Le conformisme, poussé jusqu'aux délires du clonage. La question de l'identité. Autant de thématiques que la pièce de Marius von Mayenburg triture jusqu'au vertige. Non sans une saine ironie, qui nous invite à ne plus nous voiler la face, à décoller quelque peu le nez de nos petites aspirations ridicules. «*Mayenburg se livre vraiment à une dissection des comportements humains, des rouages sociaux, des rapports de pouvoir et, aussi, du couple*», s'enthousiasme la metteure en scène Nathalie Sandoz, pour qui le théâtre est un formidable outil de connaissance de soi et des autres.

Moche pas maquillé

Avec «Le moche», elle est gâtée. Aussi ne tarit-elle pas d'éloges sur l'auteur allemand, qui, à 43 ans, s'est imposé au côté de Thomas Ostermeier à la Schaubühne de Berlin, et est devenu une figure incontournable du théâtre contemporain. «*Ce texte est un véritable partenaire; quand je sais l'écouter, il me répond. Les didascalies sont l'une de ses voix. Au début de la pièce, il nous est dit: 'Le moche ne doit pas être maquillé en moche'. Pour moi, cette indication est extrêmement importante.*» Plutôt que d'enlaidir son acteur, la metteure en scène met donc à contribution l'imagination du spectateur. La beauté et la laideur ne sont-elles pas des notions relatives? Ne sont-elles pas en partie tributaires du regard des autres?

Tout est une question de perception, comme le reflètent aussi le décor et le dispositif scénique imaginés avec Neda Loncarevic, sa scénographe attitrée. Tout de blanc laqué, cet environnement un peu clinique n'est, surtout, «*une vraie machine à jouer*», où les éléments mobiles et les panneaux en plexiglas dépoli multiplient les perspectives, les points de vue des spectateurs.

Ce décor, Nathalie Sandoz est ravie d'avoir pu le planter à la fois au TPR et au Passage. «*Chaque spectacle que je monte est comme un palier. Après deux mises en scène avec ma compagnie, j'avais vraiment besoin d'un coup de pouce. Anne Bisang au TPR et Robert Bouvier au Passage l'ont bien compris; avoir ces deux institutions pour partenaires, ça change vraiment la donne!*»

INFO

Neuchâtel: théâtre du Passage, ma 24, me 25, je 26, ve 27 mars à 20h; sa 28 à 18h; supplémentaires di 29 à 17h et ma 31 à 20h. Complet jusqu'à dimanche compris. Souvent toutefois, des places se libèrent au dernier moment.

TROIS QUEST

RAPHAËL TSCHUDI COMÉDIEN. DANS «LE MOCHE», IL JOUE, ENTRE AUTRES, LE RÔLE DE KARLMANN

GUILLAUME MARQUET COMÉDIEN. JOUE LE RÔLE DE LETTE, EN ALTERNANCE AVEC YANICK COHADES.

«C

La
dea
son
Raph
clin à
avec
pens
dirais
mêm
Ceci
yeux
journ
table
ges s
défor
m'att
d'une
sembl
vanta
de Ke
Guilla
répon
Mais
plexe
tains
loure
accol
l'on s
quest
ter te
que
que d
pas
mais
que L
étant
mêm
gorie.

La
vous
Rapha
prend
veuill
ment,
le mo
suite,
n'appr
thétiq
de 18
faire le
dans l'
contre
circons
Guillau
suis le
faut ja
priori,

onte une pièce de von Mayenburg.

lu monde

TROIS QUESTIONS À...

«C'est quand même un cadeau»

RAPHAËL TSCHUDI
COMÉDIEN
DANS «LE MOCHE», IL JOUE, ENTRE AUTRES, LE RÔLE DE KARL MANN

GUILLAUME MARQUET
COMÉDIEN
JOUE LE RÔLE DE LETTE, EN ALTERNANCE AVEC YANICK COHADES

La beauté, c'est un vrai cadeau ou un cadeau empoisonné?

Raphaël: En général, je suis enclin à dire qu'il faut faire au mieux avec ce qu'on a plutôt que de penser à ce qu'on n'a pas. Mais je dirais que la beauté est quand même un cadeau, une chance. Ceci dit, elle n'obéit pas à mes yeux aux critères dictés par les journaux. De même que dans un tableau de Picasso où les visages sont pourtant complètement déformés, c'est l'harmonie qui m'attire. Si je trouve que les traits d'une personne vont bien ensemble, son visage me plaît davantage que celui de Barbie ou de Ken.

Guillaume: J'aurais tendance à répondre que c'est un cadeau. Mais la question est très complexe, d'autant plus, comme certains en font l'expérience douloureuse, quand la beauté est accolée à la célébrité. Mais que l'on soit beau ou pas, toute la question est de pouvoir s'accepter tel que l'on est; je considère que c'est vraiment une chance que d'y arriver. Cette pièce ne fait pas l'apologie de la mocheté, mais on se rend bien compte que Lette était plus heureux en étant moche qu'en étant beau, même si tout cela est une allégorie.

La chirurgie esthétique, vous pourriez l'envisager?

Raphaël: Je peux très bien comprendre que certaines personnes veuillent y recourir. Personnellement, cela ne s'impose pas pour le moment; mais qui sait, par la suite, pour des raisons X ou Y... Je n'approuve pas la chirurgie esthétique pour des jeunes filles de 18 ans qui veulent se faire refaire les seins, par exemple. Mais dans l'absolu, je ne suis ni pour ni contre à 100%; ça dépend des circonstances.

Guillaume: Pas du tout! (rire). Je suis le premier à penser qu'il ne faut jamais jurer de rien, mais a priori, la chirurgie esthétique est quelque chose qui me fait plutôt peur. Je trouve cela artificiel et futile; si l'on arrive à s'assumer tel qu'on est – et je ne prétends pas que c'est facile! –, je pense qu'on n'en a pas besoin. Moi j'ai un début de calvitie, mais, objectivement, je m'en fiche complètement. En allant au bout du raisonnement, je dirais même que le recours à cette chirurgie-là traduit un manque de personnalité. Après, il y a certes des paliers dans ce type d'interventions; mais, chez ceux qui vont d'opération en opération, je pense vraiment que quelque chose cloche au niveau de l'amour de soi.

Vous exercez un métier où le paraître est important. Une pression que vous avez déjà ressentie?

Raphaël: À l'inverse; il est arrivé qu'on me dise: «M. Tschudi, vous êtes trop beau pour le rôle!». C'est une excuse comme une autre... Pour l'instant, ces refus ne m'ont causé aucun regret car j'ai la chance d'enchaîner les projets. Mais il est vrai que je suis un peu cantonné dans une certaine catégorie de rôles, souvent un peu lisses. J'aimerais bien essayer d'autres choses, tels que le personnage que je joue dans «Le moche», à mes yeux clairement moins lisse. Cela dit, je ne me considère pas comme magnifique non plus, et je sais que mon physique va de toute façon changer avec les années. Donc, je ne stresse pas plus que ça.!

Guillaume: Non. Mais, je le concède, le rapport au temps qui passe n'est sans doute pas le même pour les comédiennes. Pour ma part, on ne m'a jamais refusé un rôle à cause d'un manquement physique; en tout cas, on ne me l'a jamais dit. J'ai tendance à penser qu'au théâtre, chaque âge amène ses rôles, ses expériences. Du coup, je ne me pose pas trop la question de ce rapport au physique, ou à la vieillesse. ○

LA CRITIQUE DU... «MOCHE»

Un texte au scalpel qui dissèque la laideur d'un monde sans défaut

Après son adaptation l'an dernier de «Trois hommes dans un bateau» du «so british» Jerome K. Jerome, Nathalie Sandoz met en scène, au Passage, une pièce du jeune dramaturge allemand Marius Von Mayenburg, «Le moche». Du «nonsense» à l'humour noir. Ici, l'intrigue peut se résumer en trois actes: l'ingénieur Lette découvre sa laideur en apprenant que son assistant le remplacera dans un congrès pour présenter avantageusement sa propre invention, et décide de subir une chirurgie réparatrice; devenu très beau, il réveille les sens de sa femme avant d'en séduire bon nombre au point de devenir un «modèle»; le chirurgien multiplie les copies dont l'assistant lui-même, qui devient un double du héros.

La métamorphose a longtemps dans la littérature permis une explication naturelle aux événements mystérieux. Depuis Kafka et Ionesco, elle dénonce l'aliénation. Notre société postmoderne transforme l'individu en marchandise, la relation en échange monétaire et l'apparence en valeur refuge. L'opération de Lette est un succès… inespéré. Il jouit d'un visage magnétique dont les cicatrices lui apportent une expérience érotique nouvelle, mais qui dénoncent aussi en profondeur son imposture. Heureusement, cette faille narcissique pourrait se résoudre grâce à une rencontre avec soi-même.

Le décor est constitué de panneaux vitrés pivotants qui permettent avec élégance de passer d'une scène à l'autre tout en reflétant à merveille les changements de personnalité (et de personnages, les quatre comédiens jouant plusieurs rôles). Cela produit maints effets miroir qui font songer au labyrinthe de «La dame de Shanghai», ce palais des mirages où l'amour idolâtre se désagrège. Malgré une fin un peu confuse, le texte au scalpel est servi avec une grande maestria, convertissant la mocheté de nos mœurs actuelles en beau spectacle. ○ DIDIER DELACROIX

● Neuchâtel, théâtre du Passage, demain à 20h.

C'est moche !

Mieux vaut être beau et bien sapé que moche et sans cravate dans notre société du paraître dans laquelle il faut vendre et se vendre. L'habit fait bel et bien le moine comme la longueur de la (mini)-jupe la bonne secrétaire et le costard l'employé performant. Plus perturbant encore: le physique dont on hérite à la naissance conditionne notre existence. Certains s'en servent habilement, d'autres en souffrent horriblement. Mais les canons de la beauté sont aujourd'hui tellement formatés qu'elle en devient reproductible à l'infini. Mêmes rouges à lèvres et eyeliners et partout cette coupe à la Balotelli... Bref, mieux vaut être laid, fauché et authentique que beau et riche mais malheureux, semble nous dire le dramaturge allemand Marius von Mayenburg dans «Le moche» présenté au Passage par la Cie De Facto dans une mise en scène de Nathalie Sandoz. Coproduit par le Passage et le TPR, ce spectacle a connu un tel succès qu'il a fallu rajouter deux supplémentaires aux cinq représentations prévues. De Facto dispose depuis cette année d'un soutien régulier de la Ville de Neuchâtel qui lui a aussi trouvé des locaux pour répéter. Investissement judicieux à voir le succès rencontré !

Patrice Neuenschwander

Une beauté fracassante

par Elisa Picci

Le Moche / de Marius von Mayenburg / mise en scène Nathalie Sandoz / du 24 au 31 mars 2015 / Théâtre du Passage / plus d'infos

Nathalie Sandoz propose dans sa mise en scène du Moche *une comédie originale où les questions portant sur les standards de beauté et la lutte pour le succès s'entrecroisent joyeusement. Derrière l'humour se cache aussi une réflexion profonde sur les diktats de beauté qui régissent notre société.*

Après *Jérémy Fisher* et *Trois hommes dans un bateau sans oublier le chien*, la Compagnie De Facto, créée en 2011 par Nathalie Sandoz, propose avec *Le Moche* une mise en scène de la pièce de l'écrivain allemand Marius von Mayenburg, publiée en 2008. Cette œuvre porte sur le rapport que les gens entretiennent avec leur corps et leur image.

La Compagnie est composée de quatre acteurs: Nathalie Jeannet, Pierre-Isaïe Duc, Guillaume Marquet et Raphaël Tschudi. Avec brio, chaque acteur joue le rôle de deux personnages et arrive à passer de l'un à l'autre avec une aisance remarquable : Nathalie Jeannet est la femme de Lette ou une femme d'un certain âge ; le spectateur sait toujours exactement qui parle. Idem pour Pierre-Isaïe Duc et Raphaël Tschudi qui alternent leurs personnages de façon très naturelle. Guillaume Marquet qui, lui, incarne uniquement sur le personnage principal, Lette, lui donne une dimension à la fois drôle et attachante.

Sur la scène domine une plateforme blanche comportant plusieurs portes, qui représentent différents lieux. Un décor fonctionnel et réaliste qui permet de soutenir toute l'histoire : Lette, ingénieur talentueux, se rend compte par le biais de son patron et de sa femme qu'il est très moche. Sa laideur représentant un frein dans sa carrière professionnelle, il décide d'avoir recours à la chirurgie esthétique. Si les premiers temps sont pour lui un véritable bonheur, la descente aux enfers est proche. La réflexion sur l'identité de l'être se dessine. Devenu incroyablement beau grâce au talent de son chirurgien, il bascule de l'homme amoureux de sa femme et fort sympathique au Don Juan infidèle et arrogant. Le moment du « Scheffler Show » où le chirurgien souhaite vendre le visage de Lette et où les comédiens n'hésitent pas à jouer avec le public, montre également comment cet homme s'est transformé en un produit de consommation destiné à plaire et à rapporter de l'argent. En somme, un véritable gigolo est né : dans un jeu très amusant, Guillaume Marquet danse autour d'une barre torse nu et exhibe sa nouvelle plastique avantageuse. Puis, petit à petit, la beauté de Lette devient accessible à tous. Tout le monde peut « s'acheter » un visage comme le sien, ce qui le rend totalement inutile pour son patron et invisible pour sa femme. Les acteurs endossent tous au fur et à mesure de la pièce une sorte de body couleur peau, qui montre bien comment l'identité humaine s'efface, laissant apparaître uniquement des corps qui finalement se ressemblent tous. Toute la problématique de la pièce se cristallise lors de ce simple échange, peu avant la fin de la représentation : au personnage qui, arrivant, annonce « c'est moi », Lette demande : « qui, moi ? ». Ce « moi » n'existe plus puisque tout le monde est devenu identique. La fin semble ouverte, entre le désespoir de Lette d'avoir perdu sa femme, son travail et son identité, et l'égocentrisme exacerbé des personnages éblouis par leur nouvelle beauté. Cette pièce tragi-comique montre donc sur un mode comique et réaliste les méfaits de l'obsession de la beauté de notre société

Visage trouvé, identités troublées

par Nicolas Joray

Le Moche / de Marius von Mayenburg / mise en scène Nathalie Sandoz / du 24 au 31 mars 2015 / Théâtre du Passage / plus d'infos

Après Jérémy Fischer *et* Trois hommes dans un bateau sans oublier le chien, *la compagnie neuchâteloise* De facto *s'empare d'un texte de Marius von Mayenburg, et explore les sables mouvants de la notion d'identité.*

Situé derrière une paroi de plastique ressemblant furieusement à une vitre de douche destinée à flouter les corps, Lette appuie sa bouche contre cette surface. Mais le contact de la bouche sur la paroi la rend visible. À un autre moment, ce mur de plastique laisse apercevoir Lette et sa femme qui dansent sensuellement. Il recule : son image se trouble avec la distance, alors que celle de sa femme reste plus ou moins nette. Certaines des parois mi-opaques s'ouvrent telles des portes. Une autre pivote comme une entrée de centre commercial. Toutes découvrent ou absorbent, révèlent ou cachent les sept personnages qu'endossent les quatre comédiens : les identités, ici aussi, sont fluctuantes. Les protagonistes détournent également les parois de leur usage, en font des miroirs dans lesquels ils se scrutent. L'ambition de parvenir à un « art cinétique » est atteinte. La scénographie de ce spectacle rend sensible un axe central de la pièce de Mayenburg : le jeu sur le trouble de l'identité.

Lette est un homme doué, mais son patron ne veut pas le laisser présenter un produit qu'il a conceptualisé. Pourquoi ? Il l'apprend devant nos yeux : son visage est trop moche. Direction le chirurgien pour se faire greffer un nouveau visage. « C'est mon mari ? » s'interroge sa femme en découvrant son image dans le reflet d'un miroir qu'elle caresse. Le résultat est sublime, mais les choses se compliquent lorsque le docteur utilise ce même modèle pour d'autres clients…

Le propos qui sous-tend le texte du dramaturge allemand contemporain n'est pas des plus roses : homogénéisation des individus, perte de repères, victoire de l'image sur les compétences. Le traitement qu'en fait Nathalie Sandoz lui apporte une légèreté bienvenue : le jeu est énergique, le rythme soutenu et les situations parfois cocasses (Lette parle de son connecteur de quarante centimètres de long en ponctuant son discours d'un geste obscène). Les lieux communs tragiques de la modernité sont ici abordés sous un éclairage frais, esthétique et comique, loin des discours moralisateurs et culpabilisants. Le rire nous sauvera.